

# Vive le Marxisme-Léninisme-Maoïsme! Vive la Guerre Populaire!

---

**FRELIMO -**

## **AU SUJET DES CONTRADICTIONS EN NOTRE SEIN Janvier 1970**

Les contradictions sont inévitables dans un mouvement de libération. Elles sont encore plus inévitables quand ce mouvement a déjà défini clairement son idéologie, et encore plus quand cette idéologie est révolutionnaire. Sans une telle définition, il est toujours possible d'occulter les contradictions sous le manteau des « différences d'opinion ».

Mais quand une ligne idéologique révolutionnaire claire et inflexible a été tracée et quand des militants courageux, conscients, sont là pour assurer qu'elle soit suivie, les contradictions sont inévitables.

C'est la leçon qu'au cours de 7 ans nous avons apprise en la vivant. Nous avons commencé comme un complexe hétérogène de personnes, confusément liées par l'idéal d'indépendance et par la « philosophie » du nationalisme.

Mais cet idéal ne s'affirmait pas avec la même intensité chez nous tous, et revêtait des contenus différents. Comme l'a souligné notre camarade Samora Machel, commandant des Forces Armées Populaires de Libération du FRELIMO et

membre du Conseil de Présidence, dans son message du 25 septembre adressé à nos combattants :

« Nous venons d'une société où dominait la mentalité des colonialistes, nous venons à la révolution chargés de vices et de défauts. Certains Mozambicains sont venus vers la Révolution, mus par l'ambition, pour avoir des postes élevés dans un Mozambique indépendant.

D'autres sont venus parce que les Portugais ne les laissaient pas exploiter à volonté le travail des autres : les Portugais voulaient être les seuls à exploiter.

Alors, ces Mozambicains sont venus vers la révolution pour faire la course avec les Portugais et prendre leur place dans l'exploitation du peuple. D'autres sont venus parce qu'ils aimaient la vie facile, les boissons, les femmes.

Avec les Portugais, avec leur régime d'oppression, cette vie ne leur était pas permise. Alors ils disaient : nous allons lutter contre les Portugais pour pouvoir avoir ces choses.

Ces Mozambicains sont venus vers la Révolution avec cet esprit. Et quand ils ont vu que la révolution ne leur permettait pas la satisfaction de leurs intérêts personnels, que les postes sont donnés selon la capacité de chacun, que l'exploitation est complètement bannie, que la discipline est stricte et rigide - ces Mozambicains, quand ils ont vu cela, ont commencé à vaciller.

Ils ont formé des groupes de mécontents, prêts à agir contre les forces véritablement révolutionnaires, dès que surgirait la première occasion. Et quand les agents ennemis sont arrivés et

ont commencé à rechercher des éléments à organiser contre la direction révolutionnaire du FRELIMO, ils ont trouvé un terrain fertile parmi ces mécontents. Voilà l'explication des difficultés que le FRELIMO a dû affronter ces deux dernières années : des contradictions même au niveau de la direction supérieure du FRELIMO. »

Au début, nous n'avions pas une ligne idéologique clairement définie : il était impossible de formuler une idéologie ayant un contenu si vaste qu'elle englobe toutes les différentes tendances représentées par les différents groupes sociaux, politiques, économiques, religieux, culturels. L'idée d'indépendance était l'unique force agglutinante - et paraissait être suffisante pour assurer la marche de la lutte.

Mais la lutte a évolué et de nouvelles situations sont apparues. A une phase déterminée, nous avons commencé à avoir des régions libérées. Nous devons planifier le travail de reconstruction nationale - la production, les écoles, les hôpitaux.

Des problèmes concrets et immédiats se sont posés : comment structurer notre économie dans ces régions libérées ? Comment organiser les services scolaires, les hôpitaux ? Devrions-nous copier le modèle colonial-capitaliste qui venait d'être détruit ?

Ou adopter un système reposant sur la volonté, les besoins et les intérêts du peuple ?

Les contradictions sont venues à la surface, aiguës. Ceux qui étaient venus à la révolution pour s'enrichir, mus par l'intérêt personnel, voulaient que le système reste le même : nous devons seulement expulser les colonialistes, et, en conservant ou en recréant les structures qu'ils avaient établies, les remplacer dans

les positions de contrôle. Les camarades révolutionnaires ont pris une position diamétralement opposée. Ils ont constaté que, s'il en était ainsi, la lutte n'avait pas de raison d'être.

Pourquoi lutter si tout devait continuer comme jusqu'à maintenant ?

Ils voulaient un système complètement différent, dans lequel tous les vestiges et toutes les influences colonialistes et capitalistes soient éliminés. Ils voulaient un système qui serve réellement les intérêts du peuple - et qui ne pourrait jamais être, même vaguement, semblable au système des exploiters et des oppresseurs.

La division alors s'accroît. Une lutte commença entre les deux groupes représentant des deux lignes. Et tous les problèmes, toutes les difficultés que nous avons eues depuis lors sont des manifestations de cette lutte, de cette division.

Mais c'est seulement dans la dernière réunion du Comité Central que nous avons été capables d'admettre ces différences. Lors de cette réunion, nous avons identifié l'existence de deux lignes idéologiques. Les éléments opposés aux intérêts du peuple, corrompus, opportunistes, ont été démasqués et critiqués.

Certains, les plus actifs dans la mise en pratique de l'idéologie anti-populaire, ont été déclarés inacceptables et ont été expulsés.

D'autres qui ont exprimé du repentir pour leurs activités et pour lesquels il a paru qu'il y avait une possibilité, encore que vague, de réintégration, n'ont pas été expulsés compte tenu des principes qui nous orientent et selon lesquels nous devons constamment alimenter dans notre mouvement un esprit

unificateur suffisamment fort pour reconduire dans le chemin de la révolution, à travers l'éducation et la discussion, les camarades qui ont fait des erreurs.

Certains qu'on savait avoir participé à des activités contre le FRELIMO ont été punis par des mesures disciplinaires, on leur a retiré toutes leurs responsabilités. D'autres encore furent sévèrement critiqués et ont promis, après cette critique, de suivre, à l'avenir, la ligne politique révolutionnaire du FRELIMO, redéfinie par le 2e Congrès.

A la fin de cette session du Comité Central, nous avons déclaré qu'une certaine unité avait été atteinte. Mais nous avons fait ressortir que : « Nous ne nous trompons pas avec des espérances fausses d'un chemin facile. »

Nous savions que celui qui est fondamentalement ambitieux, exploiteur, opportuniste, ne se corrige pas automatiquement par le seul fait de dire qu'il reconnaît ses erreurs. Cette même idée fut soulignée dans le message :

« Cela ne veut pas dire que tous les éléments contre-révolutionnaires que nous avons déjà caractérisés ont été neutralisés. Non, la lutte en notre sein continue.

C'est une lutte longue et difficile, presque sans fin, qui doit commencer avec nous-mêmes, car les vices que nous avons apportés de la société colonialiste ne disparaîtront pas si nous ne luttons pas durement contre nous-mêmes, si nous ne cherchons pas à chaque pas à nous corriger, à l'intérieur d'une perspective révolutionnaire.

Mais nous pouvons dire que la révolution est consolidée parce

que nous avons été capables de reconnaître ouvertement nos erreurs, de dénoncer l'opportunisme, la corruption et tout ce qui donnait de la force aux agents qui voulaient nous désintégrer.

Nous avons su affirmer quelle est l'orientation correcte pour notre révolution, l'identifier avec l'orientation formulée par notre cher Président Mondlane. »

Les contradictions donc n'ont pas cessé. Des éléments du FRELIMO, ayant même des positions de responsabilité, continuent à déserteur la lutte, inventant pour ce faire les justifications les plus diverses. Ils se livrent à l'ennemi, choisissent de vivre comme de simples réfugiés, tentent de former des partis qui suivent la ligne qu'ils prêchent.

D'autres encore continueront à fuir : tant que la lutte existera, les désertions ne cesseront pas.

Et même après l'indépendance : les exemples des pays africains indépendants nous montrent que, quand une idéologie véritablement populaire est adoptée et mise en pratique dans un pays, les éléments réactionnaires ne peuvent s'y plier et fuient, demandant « protection » aux capitalistes, leurs mentors spirituels.

Ainsi à ceux qui disent que les désertions dans le FRELIMO signifient qu'il y a crise, nous répondons : non, il n'y a pas crise. Il y a des contradictions qui sont résolues par la lutte elle-même : la révolution, elle-même, se charge d'éliminer la charge impure qu'elle transporte.